

LUCAS NINE

JORGE LUIS BORGES

INSPECTEUR DE VOLAILLES



LES RÊVEURS

LUCAS NINE
JORGE LUIS BORGES
INSPECTEUR DE VOLAILLES



Traduction
Cécile Ramirez

Ouvrage édité dans le cadre du Programme "Sur" de Soutien aux Traductions du Ministère des Affaires étrangères, du Commerce international et du Culte de la République argentine.

LES RÊVEURS

PRÉFACE

Un dessin de Saúl Steimberg illustre l'idée sous la forme d'un parc d'attractions. Là, les enseignes capricieuses des stands annonçaient un peu plus que les phénomènes de foire classiques : les noms de Rimbaud, Baudelaire ou Joyce entraînent à leur suite la promesse d'émotions inoubliables. Un public enjoué se promène en-dessous, étranger au drame de ces monstres cachés par l'ombre de leurs propres noms imprimés en lettres joyeuses et colorées.

La possibilité de visualiser les littératures potentielles en terme d'objet n'a rien d'étrange (du moins, pour celui qui écrit). Certains écrivains ne procèdent d'ailleurs que de cette manière. Mais dans le cas de l'Engin Borges (didactique, ludique, décoratif ?), nous sommes confrontés à un problème particulier : son aspect est radicalement différent selon l'angle que l'on adopte. Pour un lecteur européen, il renverra inévitablement aux labyrinthes, aux miroirs et aux bibliothèques ; pour un Argentin il évoquera (au moins de façon insidieuse) le péronisme ; ou, du moins, la relation conflictuelle que cet auteur a entretenue avec le péronisme, et, de manière plus générale, avec l'idée du « populaire » et avec l'Argentine elle-même.

D'où la nécessité d'inclure cette brève préface. Plusieurs choses doivent être expliquées : non pas pour aider à suivre l'intrigue, que l'on peut parfaitement comprendre sans l'avoir lue (de la même manière que l'on n'a pas besoin d'avoir de connaissances particulières en Histoire pour s'immerger dans des romans-feuilletons comme « Les Trois Mousquetaires »), mais bien pour extraire tout le jus de ce récit en le situant dans un contexte plus politique qu'historique. Le problème du sens est vieux comme le monde, et la précaution n'est pas vaine : deux éminentes figures de la littérature anglaise se sont déjà heurtées à cet écueil ; et cet échec présuppose l'existence d'une vaste collection d'érudits internationaux ayant déjà succombé devant le chant trompeur des sirènes (il faut ici imaginer Borges la lyre à la main, travesti en une de ces douces créatures).

Allons droit au but : dans une réunion célèbre avec laquelle la British Library prétendait fêter le centenaire de l'auteur argentin, se sont donné rendez-vous les écrivains Ian Mc Ewan et Martin Amis et, comme le fruit de leurs efforts a été conservé, nous pouvons témoigner de la perplexité croissante de ces émules britanniques de Bouvard et Pécuchet au moment de plonger dans les profondeurs de l'Engin Borges. Dans un élan d'enthousiasme, Ian Mc Ewan va jusqu'à l'appeler un « démocrate passionné » (peut-être emporté par le feu sacré de l'Écosse), et, bien que M. Amis tourne pudiquement le regard de côté, le mal est fait. Il s'agit là, en tout cas, d'un jugement excessif appliqué à quelqu'un qui désignait la démocratie comme « une superstition des statistiques » et déplorait que la figure du Noir américain ait été gâchée à la suite de son alphabétisation. À partir de là, nos amis britanniques continuent à dévaler le ravin. Bref, il aurait peut-être mieux valu pour eux qu'ils n'aient pas appris à... mais non, ne tombons pas dans la même gaffe borgésienne (après tout, il n'était qu'un provocateur), l'essentiel étant de présenter cet exemple en guise d'avertissement.

Résumons la problématique : parler de Borges en Argentine revient, dans une large mesure, à évoquer le mouvement politique fondé par Perón. Nous savons que Jorge Luis Borges était un furieux opposant à la construction sociale et politique que proposait le péronisme (qui s'est présentée elle-même comme une « troisième voie », d'une façon similaire à De Gaulle). Le péronisme s'appuyait sur un nouvel acteur qui avait fait irruption sur la scène politique argentine, la classe ouvrière, tandis que Borges, de l'autre côté, se voyait lui-même -et c'est comme tel qu'il était accepté - comme un représentant des élites libérales qui avaient gouverné le pays jusque-là ; et anglophile, qui plus est. L'atmosphère était explosive : en 1946, les nouvelles autorités (pas exactement péronistes, mais élues aux côtés du péronisme) le destituèrent de sa fonction de bibliothécaire pour le destiner à des missions d'inspection dans le domaine des marchés municipaux.

Cette bande dessinée imagine ce qui aurait pu se passer pour l'inspecteur s'il avait accepté ce poste. Elle l'imagine engoncé dans un imperméable à la Bogart, parcourant des poulaillers plongés dans un climat plus caractéristique

du « roman noir » de Raymond Chandler que de la simple réalité du poulet argentin. Une uchronie ? Peut-être bien. Obliger un représentant de la grande littérature à jouer le rôle de protagoniste dans une saga racontée dans une forme des plus cocasses témoigne peut-être aussi de cette légendaire dégradation historique, mais dans sa nouvelle « El Sur », Borges l'Écrivain se dédouble déjà en un alter ego fictionnel qui finit par accepter le couteau tendu par un paysan, se sachant condamné à mourir dans cette pampa tant de fois exploitée par sa prose. C'est que ce Dahlmann (ou Borges) comprend à cet instant fatal la dimension exacte de son destin. S'il est certain que le vrai Borges n'a jamais accepté le couteau tendu par le péronisme (en préférant garder prudemment les mains dans les poches de son imperméable), le Borges de M. Nine pense autrement. Il est clair que de nouveaux horizons devront forcément impliquer un changement dans la pathos borgésien, mais ces avancées et ces reculs sont justement la matière avec laquelle travaille ce récit.

Le thème de l'intellectuel arraché à ses livres et propulsé dans le monde réel n'est pas nouveau. Avec « Don Quichotte » on assiste à la naissance du roman moderne ; il est à espérer que ce livre soit le témoin de sa fin. Quoi qu'il en soit, on a dit que Borges l'Écrivain a laissé des pages immortelles, dans lesquelles l'éternité se projette sur le fond d'un quotidien sinistre. Laissons à notre Borges de dessin animé la tâche d'effectuer le chemin inverse. Après tout, l'infini peut raisonnablement tenir dans les pages d'un annuaire téléphonique.

Pour conclure, un lecteur hypothétique peut bien supposer que ni la figure de Jorge Luis Borges ni sa littérature n'ont besoin d'un quelconque fond politique, social ou historique. Cette supposition est valable, bien sûr, comme l'est aussi l'idée que tout cet imbroglio n'est qu'une affaire lointaine, distante, étrangère... et nous avons pourtant aujourd'hui dans la Rome éternelle un Pape argentin et péroniste. Les gracieux pas de danse que notre Inspecteur de Volailles déploie dans ces pages comme un poulet sans tête serviront peut-être au lecteur de chorégraphie pour se mettre au diapason de la musique de l'époque.

Il appartient à la grande littérature de parler du passé commun des hommes et d'être le reflet de son époque. Peut-être la mission de sa petite soeur, la bande dessinée, est-elle de prédire l'avenir.

Sait-on jamais.

Franco Dell' Imagine

